

LA VIE DES LIVRES

Sylvie Lander, le grain de la lumière

La « peintre des anges » Sylvie Lander a failli voir le visage du monde s'effacer dans un « trou noir » – dit maculaire. Elle a tenu le journal écrit et peint de ses semaines de reconquête de sa vision selon une nouvelle cartographie de l'infini. Son journal de bord se lit tout à la fois comme une méditation et une célébration de la vive beauté du monde, toujours à portée de regard.

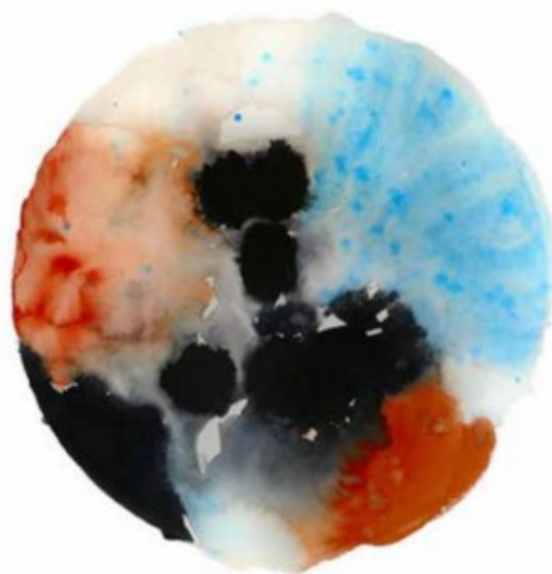
Depuis 1985, Sylvie Lander interroge l'invisible et le met en couleurs. Elle perçoit le tissu sensible de l'univers et le met en peinture comme d'autres le mettent en musique ou en mots...

Le 18 janvier dernier, elle voit se distordre le lettrage du livre qu'elle lisait le soir. Fatigue oculaire ? Elle éteint la lumière, demain est un autre jour... Le lendemain, c'est pire...

Un rendez-vous obtenu en urgence lui permet de nommer le mal : « Un trou maculaire » – une soudaine matrice d'angoisses, comme face à une immense falaise noire qui barre l'horizon ou toute promesse d'œuvre... Est-il seulement possible, dans une existence en tension, de vivre sans lendemain ouvrable ?

Elle se prépare pour l'opération et apprend l'anatomie : « Globe oculaire. Facile. Plein d'humeur vitrée, un bien joli nom pour décrire cette gélatine transparente qui, lorsque tout va bien, remplit entièrement le globe. Mais, avec l'âge, elle a tendance à se rétracter et se détache de la rétine qui tapisse tout l'intérieur de ce globe. Manque de chance, sur une petite surface, une minuscule adhérence a rendu, chez moi, ce processus naturel et sans autre conséquence en général, destructeur pour ma rétine qui s'est déchirée sous la traction. Et pire encore, la déchirure s'est faite pile au milieu, en pleine macula, cette minuscule zone centrale de la rétine, écran magique de notre vision qui, là, sous la tension, s'est brutalement déchirée : trou noir. »

C'est la chute dans l'impensable. Celle qui, voilà trente-sept ans, avait commencé sa vie de peintre avec sa série des baigneurs de la piscine municipale se retrouve désormais en pleine nage, histoire de retrouver une terre ferme, de rétablir une ligne continue là où la texture du monde lui arrive comme en pointillés, en fissures et en brisures lacérant sa vision... Commence une toute autre plongée – en pleine lumière plutôt qu'en plein effroi, par la pratique de l'art de voir jusqu'à l'essence même des mystères... N'est-ce pas en se jettant au ciel que l'on renoue avec la terre ? N'est-ce pas par ces brisures que la lumière entre vraiment, comme en une nouvelle naissance à soi ? Après tout, ni les catastrophes ni les tragédies ne sont le dernier mot de l'aventure humaine ni d'une destinée de créateur à l'œuvre... Ainsi commence une nouvelle aventure de conscience sous la lampe voilée du jour.



«L'im-macula 22. 02. 2022-B», aquarelle, 30 x 40 cm ©sylvie lander

De la tâche à la lumière

Elle est opérée rapidement, en un parfait alignement des corps célestes. Il lui reste à « reprendre le contrôle d'un regard rétif » et à « peindre tout ça : Macula. Macule. Im macula » – la vie et l'infini se redessinent en touches délicates, reprennent formes et couleurs dans l'abandon à sa propre gravité, selon une nouvelle ligne de nage toute en jeux d'échos subtils, en résonances ravivant la trame de l'univers...

Quatre semaines plus tard, « le trou maculaire est entièrement refermé ».

Mais une instabilité demeure – et le doute qui va avec... Elle convoque ses illustres prédécesseurs, « touchés dans leur chair,

privés de leurs sens » – des « maîtres en peinture mais aussi en appétit de vie » : Edvard Munch (1863-1944) qui, comme elle, eut l'œil gauche déficient avant de subir une hémorragie de son œil droit fonctionnel. Et aussi Henri Matisse (1869-1954) interdit de solvants par son cancer. Et puis Auguste Renoir (1841-1919) qui se faisait « attacher les pinceaux aux mains qui ne pouvaient plus les tenir »...

Son entourage bien-veille sur son bien-vivre, déjoue le scénario du pire. Elle regagne son autonomie et le courage de peindre, avec un « nouveau regard » vivifié – et reprend sa place dans l'univers sensible selon ce nouvel être-au-monde...

La voie ouverte

Voilà une génération déjà, Notre-Dame de Strasbourg accueillait sa jubilante première exposition personnelle, *Oriflammes et lumières, prologue de Saint-Jean*, lors de l'Avent – douze triptyques inscrits dans les niches des collatéraux pour « rendre lisible le texte fondateur de saint Jean »...

Les nageurs de son travail de fin d'études à l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg, sous la guidance de Camille Claus et de Sarkis, n'étaient-ils pas déjà, avec leurs bras comme des embryons d'ailes, des germes d'anges suspendus dans le bleu infini ?

En 1989, elle passe du grand bleu de ses nageurs à celui des messagers célestes – et gagne une durable réputation de « peintre des anges »...

Ses légions angéliques investissent le cloître Saint-Pierre-le-Jeune (1992), la cathédrale de Reims (1994), de Strasbourg (1995), celle de Meissen aussi (1997), la chapelle Saint-Jean de Mulhouse (1997), la salle de l'Aubette (1999) où elle peint « un ange par jour » – et bien d'autres galeries, églises ou hauts-lieux où elle dialogue avec le site...

Depuis, elle retisse ses subtiles correspondances entre un univers si intelligent qui répond à chacun de nos états d'âme et une société des temps juste d'avant la fin des temps, emmurée dans sa prison high-tech, si sourde aux bruissements d'ailes de l'infini, si aveugle aux appels de lumière, si insensible à ce qui n'est pas jouissance de nuire – juste affairée à communiquer l'irréalité ou le néant...

« S'il y a bien une chose qui n'a pas bougé depuis le commencement, c'est la voûte céleste... » aime à rappeler celle dont l'art passe-lumière remonte le fil d'or de l'histoire du monde en de luxuriantes élégies étoilées qui donnent le feu ou l'activent...

Ce qui n'a pas bougé non plus depuis sa naissance, c'est sa maison-atelier, l'une des toutes premières édifiées à Cronembourg en 1885. Quatre générations d'artisans s'y sont succédé jusqu'à ce que ses murs se couvrent d'une belle peau veloutée de ciel grand ouvert – celle de ses huiles, travaillées dans un bleu très liquide et un noir profond, semés de touches d'or, libérant comme l'absolu vertige d'avant le temps.

La voie y demeure ouverte vers l'infini – à l'emprunter là, peut-être remontera-t-on à l'origine stellaire de l'hum'Un, l'élément premier d'où il a émergé, juste avant le poids du monde à éclairer du regard...

Michel LOETSCHER

Sylvie Lander, *L'œil déchiré*, Ponte Vecchio éditions, 72 pages, 21 euros
info@sylvie-lander.fr/www.sylvielander.fr